

Cycle lieux rares, cités phares

Les sept voiles de Marrakech

Joyau des villes impériales du Maroc
et capitale berbère du Sud
déployant ses remparts embrasés
face aux neiges de l'Atlas, Marrakech
n'a pas fini d'envoûter le voyageur.
L'on n'échappe pas plus aux chefs-d'œuvre
esthétiques semés là par les grandes
dynasties – Almoravides, Almohades,
Saadiens... – qu'aux sortilèges de la place
Jemaa el Fna quand s'installent la nuit
et les bateleurs. C'est dans ce décor,
dominé par l'emblématique flèche
de la Koutoubia, que se déroulera
au printemps prochain, entre palmeraie,
palais, bassin de la Ménara... l'un des plus
séduisants Forums villes d'art organisé
par Arts et Vie. L'un des plus profonds aussi ;
si tant est que non seulement l'art et l'histoire,
mais aussi une réflexion sur le nécessaire dialogue
entre les deux rives de la Méditerranée,
animera l'ensemble. En prélude à l'événement,
ce texte rare de la plume d'un éminent
intellectuel convié au forum.

Par NADIR AZIZA
Chancelier
de l'Académie mondiale de Poésie

J.C. Poulain

“S'égarer dans une ville, comme on se perd dans un bois, exige toute une éducation.”

WALTER BENJAMIN

Derrière ses Sept portes, Marrakech se voile et se dévoile, dans une ambivalence qui est peut-être, à bien y regarder, l'empreinte secrète de son identité. Cette ville est lumière qui s'affirme autant qu'ombre qui se dérobe.

Ombres et lumière

Éclat des palmiers se détachant sur fond de monts bâtés de neige, comme pétales de roses blanches, sous le saphir d'un ciel inaltéré.

Éclat d'un minaret rassemblant, comme un pâtre bienveillant, les demeures du quartier,



À gauche : La Koutoubia.

La palmeraie millénaire.

emportées dans le rythme syncopé des danses de la fête: *noubas* raffinées et *malhûn* àpre, *taarrijas* collectives et *maouals* solos, *mouachs* d'Occident et *quasidas* d'Orient et surtout *daq-qas* poly rythmiques chantées par un chœur mené par un maître de cérémonie¹.

Ombre du laci des venelles, se recherchant dans le labyrinthe de la Médina.

Ombre des *khattaras*, réseau de galeries souterraines cheminant par-dessous terre pour resurgir en chant cristallin dans les jets d'eau des riyads recroquevillés sur leurs patios.

Ombre des mausolées où se ravive la flamme de l'enseignement des maîtres soufis, les Sept Saints – *Sabatou Rijal*² –, qui sont les gardiens tutélaires de cette cité sortie des sables en 1062 par son fondateur Yûsuf Ibn Tachfin, dont la sépulture est devenue lieu de pèlerinage, ainsi que les tombeaux des rois tragiques de la dynastie des Saadiens.

Avant sa fondation, le milieu hostile qui devait l'accueillir a inspiré son nom d'une

ombre menaçante : *Marrakech*, marche vite et passe ton chemin"! Après la succession de générations de bâtisseurs ayant, chacun, apporté leur offrande, comme une strate de beauté – médersa Ibn Yûsuf, minaret de la Koutoubia (prototype de la Giralda de Séville), palais de la Bahia, palais El Badii, jardins de l'Agdal et de la Ménara... Marrakech est devenue cet aimant qui attire un nombre sans cesse grandissant de visiteurs soucieux de retenir leurs pas pour mieux s'immerger dans une ville qui a troqué son ancienne enseigne contre celle plus avenante de la plus belle de ses fontaines publiques : Chroub ou Chouf, "Bois et admire".

Lexique

Koubba coupole, et même mausolée surmontée d'une coupole.

Marabout homme saint et tombeau dans lequel il est enseveli.

Médina ville traditionnelle arabe.

Médersa école coranique.

Pisé matériau de construction fait de terre crue mise en coffrage et séchée au soleil.

Riyads petits palais, dont un bon nombre ont été récemment restaurés et aménagés en hôtels de charme.

Ziara pèlerinage.

Zelliges morceaux de céramique colorée de formes géométriques diverses, décorant les sols et la base des murs ou des colonnes.

Ksour village fortifié du Sud.

Parmi les étrangers qui se sont établis à Marrakech "pour boire de son eau", on peut citer l'architecte américain Bill Willis. Arrivé à Marrakech dans les années 60, à la recherche d'une maison pour Paul Getty JR et sa femme, il trouva un ancien harem d'un palais du XVII^e siècle, qu'il restaura magnifiquement, et s'y établit.

La villa Taylor, bâtie en 1925, est habitée par la comtesse de Breteuil et a vu défiler une cohorte de célébrités: Winston Churchill, Franklin Roosevelt, Charlie Chaplin, Rita Hayworth...

Denise Masson compta parmi les expatriés qui se sont inspirés de l'atmosphère mystique de la ville. Elle y composa sa fameuse traduction du Coran et, à sa mort, légua sa magnifique demeure à l'Institut français de Marrakech, pour y accueillir penseurs et créateurs de passage.

Le songe de l'arabesque

Nudité des dalles des cours intérieures, répugnance à reproduire l'image animée, légèreté des meubles et des utilités. Mais, contrebalaçant cette ascèse, une débauche d'arabesques dans le stuc, entrecroisant les vides et les pleins, une profusion de calligraphies enluminées dans les plafonds de bois sculptés et richement colorés, un étourdissement enchanté devant les jeux d'optique des zelliges émaillés.

Comme si l'art emmêlait ici la structuration sévère de la Raison adorant l'Un irrépre-

sentable et le délire imaginaire d'une soif d'images compensatrices, d'une nuée d'oiseaux de paradis multicolores, comme les peint Saladi, l'un des peintres contemporains les plus emblématiques de Marrakech.

À admirer l'impeccable architecture de telle mosquée, de tel palais ou de telle médersa, à méditer sur les multiples splendeurs d'un plafond peint, d'un entrelacs de stuc ou d'un zellige coloré, on comprend en quoi l'art islamique développe, par rapport aux arts issus d'autres traditions religieuses et culturelles, une indéniable spécificité.

Parce que sa perspective ultime est l'Absolu lui-même, et non pas ses manifestations, l'art islamique a rejeté, en règle générale, la solution iconique et le recours au naturalisme et à la figuration.

C'est pourquoi dans la hiérarchie des arts en Islam, ce sont la calligraphie et l'architecture qui occupent les premières places au lieu de la peinture qui est prééminente dans la tradition artistique chrétienne, du fait de l'importance de l'incarnation.

Ce qui frappe, en premier lieu, dans les réalisations artistiques que l'on peut admirer dans le musée de Marrakech – résidence d'un ancien ministre, restaurée et affectée à une nouvelle fonction grâce à un mécène, M. Benjelloun –, c'est le refus de tout naturalisme et de tout illusionnisme. Il y a dans cet art, une objectivité qui se base sur la recherche d'une conformité des moyens d'expression avec l'objet qu'il s'agit de façonner ou d'orner.

Bien sûr, l'art musulman est en général un art abstrait³. Mais il s'agit d'une abstraction quasiment constitutive bien différente de la démarche réactive qui a conduit l'art européen vers l'abstraction par la suite du rejet du naturalisme et de l'académisme qui régnèrent au XIX^e siècle.

D'autre part, l'art musulman est un art de la totalité spirituelle. Un grand soufi, Al Jili, affirmait: "Chaque chose représente une totalité ordonnée autour d'un centre et chacun est relié aux autres."

Albert Gleizes, inventeur du cubisme, évalue ainsi la signification profonde de l'arabesque: "Ce n'est pas vers le subconscient individuel que conduit l'entrelacs arabe, mais vers la connaissance de l'être, transcendant et unique. Cette réalité devient géométrie, nombre ensuite, lumière enfin."

La figue et la grenade

La *ziara* (pèlerinage) des mausolées des Sept Saints se fait selon un trajet convenu et circulaire, qui rappelle la disposition en cercle des constellations. La ferveur qui anime les pèlerins mélange recueillement respectueux et croyance candide. Certains invoquent les dons de guérison miraculeux de Sidi Bel Abbès, le plus sollicité des patrons de la ville, en rappelant l'histoire de la figue qu'il recueillit au fil de l'eau et qu'il nourrit, un jour de retraite. Retrouvant la propriétaire aveugle du figuier, il la supplia de lui permettre de la dédommager. Elle refusa. À partir de ce moment, Sidi Bel Abbès n'eut de cesse que de recueillir, de nourrir et de soigner les aveugles.

Un des grands moments de son existence fut la rencontre qu'il fit, à Marrakech, avec le maître soufi Ibn'Arabi que celui-ci relata dans son livre *Futuhat Makkiya* où il donna à Marrakech ses lettres de noblesse en soufisme, puisqu'il écrivit: "J'étais à Marrakech quand me fut dévoilée la vision du trône divin et de ses symboles."

Un autre grand Saint, Sidi Youssef, entoura quant à lui, de sa sollicitude, les lépreux.

Cadi Ayyad, d'origine andalouse, fut un grand érudit. C'est le plus intellectuel des Sept Saints, dirions-nous aujourd'hui. Il fut un disciple du grand Averroès. L'université moderne de Marrakech porte son nom.

À l'autre pôle, la vie éclate comme une grenade fracassée, dans un tourbillon de couleurs, de sons et de formes sur la place Jemaa el Fna.

À quelques mètres de la Koutoubia, lieu de religiosité et de savoir – l'ancienne mosquée était entourée par les boutiques des libraires, d'où son nom – une place parcourue, jour et nuit, d'une pulsion qui jamais ne s'arrête. Son nom est une antiphrase: la place Jemaa el Fna

ou la place du Néant parce que, dit-on, on exposait la tête des suppliciés au fond de la place. Mais ce souvenir lugubre est à présent bien effacé. La place est devenue un conservatoire à ciel ouvert des multiples formes du patrimoine oral du Maroc.

Dans un inimitable mélange de couleurs, de sons et de mouvements, se forment et se

La calligraphie, un des grands arts de l'Islam.



D.R.



La place Jemaa el Fna.

déforment les cercles (*helqa*) de spectateurs, pour admirer les multiples facettes d'une créativité spontanée et multiforme.

Là, un conteur déroule, par la parole, le tissu chatoyant de ses improvisations sur des canevas mythologiques ou prosaïquement populaires, depuis longtemps pourtant répertoriés et convenus.

Ailleurs, trois montreurs habillés de djellabas colorées orchestrent les facéties de leurs petits singes apprivoisés.

Là-bas, des spectateurs dansants se laissent emporter par les rythmes syncopés des *gnawas*, s'accompagnant de *guembris* et de *krakebs* et tournoyant dans leurs robes aux couleurs codifiées selon le génie tutélaire (*melk*) qui les visite au plus fort de la transe: bleu (djinn céleste), vert (djinn bienfaisant), rouge (djinn cannibale), noir (le pire de tous: la redoutable Aïcha Kandicha est au nombre de ces génies maléfiques).

Plus loin, des charmeurs de serpents – édentés – essaient de maintenir l'illusion et d'entretenir l'angoisse de spectateurs vaguement craintifs.

Plus loin encore, un herboriste, drapé de l'habit sahraoui, retrace la généalogie et la fonction de chacune de ses herbes rapportées du lointain des dunes.

Et puis voici Ahmed, le devin, accompagné de son faucon, qui prétend lire le destin au creux des mains, dans le marc de café ou dans les lignes tremblées d'un logarithme tracé sur le sable.

Mais le spectacle le plus poétique peut-être, c'est Mohamed Cherkaoui, le maître des

colombes, qui le prodigue. Lui fait profession de dresseur de ces volatiles à qui il parle, en roucoulant. Et les pigeons lui obéissent. Ils viennent sur sa tête ou sur son épaule, selon la modulation qu'il utilise.

Quand sur la place tombe la nuit, allumant de gigantesques panneaux de "réclames" pour telle ou telle marque mondiale – grimace lumineuse de "modernité" en marche –, alors s'établit le règne des gargotiers, et la place devient l'un des plus grands restaurants à ciel ouvert du monde, où se dégustent des spécialités parfois inattendues (escargots en sauce, tête et pied de veau cuits à la vapeur, etc.).



R. Char

Bien sûr à Marrakech, comme dans toutes les autres villes du Royaume, on peut goûter à la multitude des spécialités savoureuses de la cuisine marocaine: rondes de salades, couscous odorants dans d'innombrables variations, tajines salés-sucrés aux multiples assortiments.

Mais il est un plat qui demeure la spécialité de Marrakech: la *tanjia*, dont la préparation fut longtemps l'apanage des seuls hommes, eu égard à son origine.

Les hommes demeuraient en ville pendant les durs mois d'été alors que le reste de la famille s'évadait sur les plages de la côte Atlantique ou à flanc des montagnes de l'Atlas.

Avant l'invention de la cuisinière et du frigidaire, ces hommes devaient assumer tout seuls les tâches ménagères dont la préparation des repas, pendant cette période de l'année marquée par l'absence des femmes.

Ils avaient pris l'habitude de remplir des jarres de viande et de légumes assaisonnés de divers condiments, de boucher la jarre avec du plâtre et de l'amener au petit matin, chez le préposé aux fourneaux du hammam du quartier. Celui-ci enterrait les jarres dans la cendre chaude pour faire cuire leur contenu dans la vapeur.

À la fin de leur journée de labeur, les hommes retournaient à leurs domiciles et reprenaient en passant devant les hammams, leurs dîners. Voici comment fut inventée la *tanjia*, ce délicieux ragoût de veau cuit à l'étuvée et qui demeure la spécialité culinaire de Marrakech.

Plusieurs créateurs marocains et étrangers ont tenu à attirer l'attention sur les multiples richesses expressives de la place Jemaa el Fna.

Le peintre Férid Belkahia qui y organisa, à ciel ouvert, une exposition de peinture marocaine fut le précurseur de ces opérations de communication et de promotion.

En 1997, l'écrivain espagnol Juan Goytisolo établi à Marrakech depuis des lustres lança une campagne destinée à faire reconnaître par l'Unesco, la place Jemaa el Fna, patrimoine oral de l'Humanité.

Ces actions aboutirent en 2001 à une décision exprimant la reconnaissance internationale pour un lieu qui sait faire lever, comme un dôme ou une *koubba*, l'arc-en-ciel de l'imagination et de la convivialité.

Ce lieu irradiant de créativité a naturellement inspiré beaucoup d'écrivains. Il y eut d'abord les frères Tharaud, auteurs de *Marrakech ou les seigneurs de l'Atlas* (Plon, 1920), dont le chapitre V est entièrement consacré à une description fascinée et angoissée de ce qu'ils qualifient de "Place folle" qui

3. Avec des exceptions dont l'art de la miniature. Sur cette question, voir notre ouvrage: *L'Image et l'Islam*, Albin Michel, 1980.



Le manifeste des colombes

La place Jemaa el Fna et son maître des colombes font affluer en moi le souvenir d'un épisode que j'ai personnellement vécu, il y a quelques années, dans les environs de la ville, et qui prouve que l'hospitalité n'est pas un vain mot ni une fleur de rhétorique sous ces latitudes. Un ami à moi, natif de Marrakech, venait d'acquérir une voiture "deuxième main", achetée à une infirmière française qui prenait sa retraite et quittait le Maroc. "Une superbe occasion", me précisa-t-il, en me conviant à l'étrener avec lui. Nous décidâmes d'aller vers les montagnes pour bénéficier de la fraîcheur qui commençait à manquer cruellement, dans la ville et dans la plaine. Nous nous relayâmes au volant, pour mieux tester la nouvelle acquisition. Grisés par le vent frais qui faisait palpiter les feuilles d'eucalyptus, nous dépassâmes allègrement le point d'arrivée que nous nous étions fixé au départ de l'excursion et la nuit nous surprit sur une piste rocailleuse, sans aucune indication de direction.

Par prudence et malgré le froid qui commençait à s'insinuer dans l'habitacle, nous décidâmes de ranger la voiture sur le bas-côté et d'attendre le lever du jour pour retourner à Marrakech. La faim commençait à nous tenailler. Nous entreprîmes de nous aventurer à pied un peu plus avant, à la recherche d'un éventuel campement où nous pourrions demander quelque assistance. Après une marche hésitante dans la pénombre trouée par la torche électrique, nous vîmes distinctement une lueur derrière un monticule. C'était un feu de camp. Un groupe de bergers transhumants avait établi, pour la nuit, son campement dans ces parages. Nous étions sauvés ! Mon ami s'avança vers le groupe, salua et fit les présentations. Le chef du groupe, un homme vieux mais encore solide, nous souhaita la bienvenue, nous fit servir du lait et des dattes, puis nous demanda de prendre place, à ses côtés, dans l'arc de cercle qui réunissait l'ensemble du groupe autour du feu de camp. Nous parlâmes de choses et d'autres en attendant le dîner qui, à juger par les effluves odorantes qui enivraient mes narines, devait se préparer un peu plus loin, derrière la tente dressée.

Un homme vint se pencher sur le chef du groupe et lui murmura quelques mots. Il lui répondit au creux de l'oreille. Puis il se tourna vers moi, en caressant sa barbe blanche.

Ses yeux étaient plissés et semblaient sourire. Il me sembla qu'ils pétillaient de malice. Il s'excusa, très longtemps et de manière appuyée, de n'avoir pu, comme la tradition l'exige, honorer comme il se doit les hôtes de passage en nous offrant un traditionnel méchoui de mouton.

Mais les bêtes étaient toutes parties vers les hauteurs, précédant le dernier groupe de transhumants. Aussi, ne pouvait-il nous offrir qu'un modeste substitut : des pigeons en tajine.

Il espérait que l'hôte étranger – moi – n'avait rien contre ce plat, typique de ces contrées. Je le rassurai vivement : je connaissais et appréciais ce mets et j'ajoutais *in petto* et pour moi-même "étant donné la faim qui me tenaille, je me contenterais même d'un peu de pain et de quelques olives !"

Deux serviteurs entrèrent par les deux bouts du demi-cercle et commencèrent à poser, devant les convives, des plats coiffés de ces superbes couvercles coniques en paille tressée, si typiques du service de table marocain et qui ne permettent pas de voir le contenu du plat avant d'être soulevés.

Les hommes servirent tous les convives avant de s'éclipser. Tous les convives... sauf moi !

Du coup, je commençais à la trouver plutôt saumâtre, l'hospitalité arabo-berbère !

J'allais exprimer, en termes choisis, mon étonnement, quand réapparut l'un des deux serviteurs portant un plat recouvert, trois ou quatre fois plus grand que ceux déjà servis aux autres convives. Cérémonieusement, il vint le déposer devant moi. À présent, je trouvai un peu exagérée cette hospitalité maintenant avérée. Le chef du groupe tourna sa tête vers moi. Il contenait de plus en plus difficilement un sourire malicieux.

— "Vous êtes sûr d'apprécier le tajine de pigeons ? Vous n'avez rien contre, n'est-ce pas ? Alors s'il vous plaît, puisque vous êtes notre hôte estimé, découvrez en premier votre plat, pour donner le signal du début du repas."

En remerciant, je m'exécutai. Je levai le couvercle en paille tressée et mon geste s'arrêta net. Je venais de découvrir, au fond du plat, sept colombes blanches apeurées mais absolument vivantes. Devant la lueur du feu de camp qui les éblouirent, elles clignèrent des paupières, puis s'ébrouèrent un moment. Ensuite, presque en même temps, elles prirent leur envol.

Dans le ciel étoilé, la calligraphie de leur vol inscrivit le plus bel idéogramme de bienvenue qu'il m'ait été donné de recevoir.



Ce fut, oui, un manifeste d'hospitalité que signèrent pour moi, les colombes des transhumants, dans la bénédiction du ciel accordé.

Bien sûr, je remis le couvercle sur le plat qu'un serviteur emporta, tandis que l'autre le remplaça prestement par un plat identique à ceux des autres convives.

Depuis, chaque fois que je passe devant l'une ou l'autre des Sept portes de Marrakech, je ne puis m'empêcher de penser à ces humbles lampes à huile protégées du vent que l'on laissait se consumer toute la nuit auprès des portes, afin de guider les pas des errants dans les ténèbres vers un havre d'accueil et de lumière, sous l'aile arrondie des colombes.

La main de l'homme

Quittant la place, on peut s'enfoncer dans les souks de la médina. Ici, les métiers de l'artisanat s'ordonnent par quartier et par profession : les cordonniers et les selliers, les dinandiers, les teinturiers et les parfumeurs.

L'artisan façonne des objets qui répondent toujours à un besoin pratique. Il travaille avec un outillage qui n'est, en somme, que le prolongement de sa main. La création artisanale ne tombe jamais dans la répétition pure et simple, même lorsqu'il s'agit de la production d'une série d'objets semblables. Chaque œuvre porte la marque particulière du moment de sa création, fut-ce une imperfection technique corrigée *a posteriori*.

Certes, les arts traditionnels sont menacés à terme par la technicisation généralisée de la production industrielle.

Mais dans la médina de Marrakech, autant que dans d'autres médinas du Maroc, il semble qu'un répit soit accordé. Non seulement parce que l'offre rencontre la demande des touristes de passage, mais aussi et surtout parce que les habitants de la ville continuent à être fidèles à leurs traditions et à s'approvisionner auprès

des artisans de leur quartier, y compris pour les besoins courants.

Marrakech est un des exemples les plus probants de la réussite de la construction en terre crue selon l'une ou l'autre des deux techniques généralement usitées : en briques d'adobe ou en pisé. Amorcée en 1132 par Ali Ben Youssef, l'enceinte défensive de la ville édifiée en pisé d'argile mélangé à de la chaux et de la pierre, étend son tracé sur 19 kilomètres, parsemé de deux cents tours carrées.

À l'intérieur de l'enceinte, la majorité des constructions – palais des nantis, humbles demeures des modestes – sont édifiées en terre.

Le palais El Badii, construit de 1578 à 1603, sur ordre d'Ahmed el Mansour, est un exemple frappant de la réussite de l'architecture de terre. Même détruit en grande partie, ses vestiges imposants servent, chaque année, de décor au Festival national du folklore, qui

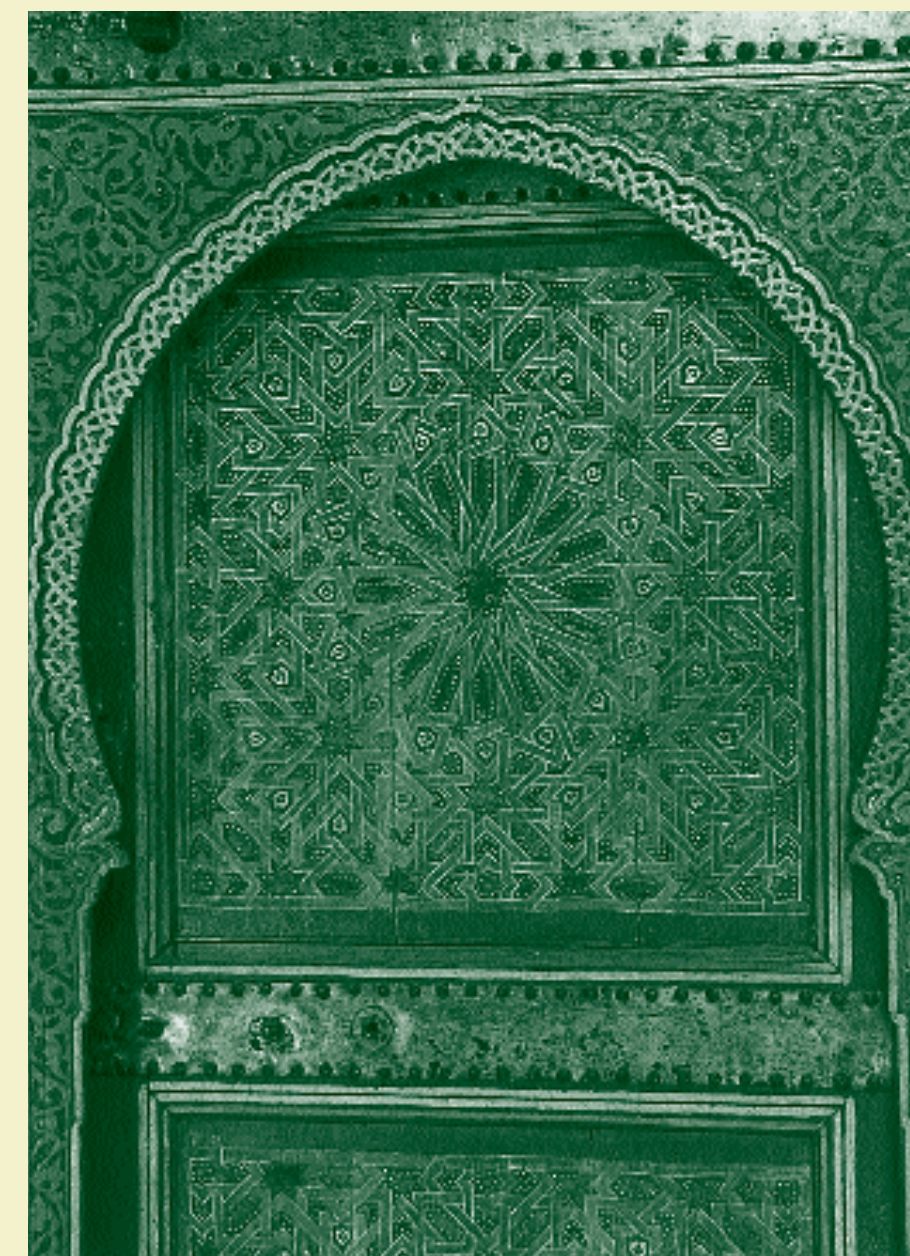
fait affluer des troupes représentant les nombreuses tribus de l'Atlas et des régions avoisinantes.

Parfois, le vol lourd d'une cigogne nichée au sommet d'un pan de mur à moitié écroulé, s'inscrit dans un ciel illuminé par les projecteurs du spectacle.

À la fin du XIX^e siècle, deux architectes – l'un Marocain, le maalem El Mifoui, l'autre Français, l'officier Erckman – collaborèrent pour édifier le palais El Bahia. Œuvre architecturale de transition où se réalise une symbiose inventive entre survivance de la tradition architecturale et introduction d'innovations assimilées.

Le maréchal Lyautey jouera, du temps de la colonisation, un rôle de premier plan dans la préservation du patrimoine architectural

Palais de la Bahia.



marocain et marrakchi en particulier. Son urbaniste, Henri Prost, rendra obligatoire la peinture de tous les bâtiments en couleur "terre", cette teinte d'un brun rougeâtre spécifique à la ville.

Il invente le concept de cité-jardin, en élaborant les plans d'un nouveau quartier – l'Hivernage – qui accueillera plus tard la plupart des hôtels et des lieux touristiques.

Lyautey encouragera également des artistes européens à s'établir à Marrakech. Le plus célèbre d'entre eux, Jacques Majorelle, y construit un atelier selon les normes européennes et une maison selon les normes marocaines. Un jardin paradisiaque fera la liaison entre ces deux entités. Menacé de disparition, cet ensemble fut sauvé et restauré par Yves Saint-Laurent et Pierre Bergé.

Ricardo Bofill relayé par des architectes locaux : Boccaro, Sijilmassi, construit dans la palmeraie de somptueuses villas s'inspirant du modèle traditionnel de la construction en terre. Cet intérêt pour le patrimoine architectural entraîna également un fort mouvement en faveur de la rénovation des riyads et des demeures traditionnelles de la médina. Beaucoup de représentants français et internationaux de la *jet society* acquièrent des riyads ou de somptueuses villas dans la palmeraie. Une émission sur la chaîne M6 rend compte de cet engouement à mi-chemin entre la culture et la mode et aggrava, par là-même, le phénomène : prix du terrain exorbitant, spéculations en tout genre, etc.

Dans le souk des teinturiers.

Un autre défi est lancé : comment dépasser le statut de ville-musée, tout en résorbant les conditions précaires des quartiers surpeuplés de la médina, sans recourir aux solutions faciles et vouées à l'échec des cités dortoirs des périphéries de la ville?

L'expérience conduite par l'ingénieur français Alain Masson, pour réhabiliter le quartier populaire de Daoudiat a constitué, à ce jour, la meilleure réponse à cette question.

Signe et histoire

Entre ombre et lumière, recueillement et exultation, Marrakech se voile et se dévoile. Loin des images stéréotypées des dépliants touristiques, ses habitants souhaiteraient pouvoir concilier un sentiment tenace de fidélité à un héritage assumé et un désir un peu angoissé d'apprivoiser une modernité violemment affirmée. Mais il est ardu de faire converger le Signe, marque immergée de l'identité personnelle et collective avec les tourbillons d'une histoire qui obéit à ses lois propres, à ses raisons et à ses déraisons.

Peut-être est-ce au prix d'une "revisitation" exigeante, d'une réappropriation critique du passé que l'avenir a quelque chance d'être apprivoisé.

L'ambivalence sans cesse affirmée d'une ville comme Marrakech pourrait être pourvoyeuse de clefs pour aider ceux qui cherchent à dépasser quelques seuils. ■

Marrakech l'Impériale, en quelques dates

Les dynasties régnantes au Maroc

Idrissides (788/975) dont le premier représentant fut Idriss I^{er}, sont à l'origine de la fondation historique du royaume du Maroc. Idriss II ordonne la construction de Fès, qui devint capitale de la dynastie. À sa mort, le royaume est à nouveau morcelé.

Almoravides (1055/1147) moines-soldats ascètes et gardiens stricts des préceptes de l'Islam, conquièrent depuis leur Sahara natal, la quasi totalité du territoire marocain. C'est en 1062 qu'ils bâtissent dans la plaine de Haouz, un camp fortifié qui deviendra la future Marrakech. À vouloir trop conquérir, les Almoravides finissent par céder le pouvoir à la dynastie suivante.

Almohades (1147/1269) d'origine berbère, étendent leur domination de l'Andalousie au Maghreb. Sous le règne de Yacoub el-Mansour (1184/1199), qui marque l'apogée de la dynastie, les Almohades se font bâtisseurs (la Koutoubia s'y élève) et favorisent les arts et la culture.

Mérinides (1269/1465) leur premier chef, Abou Youssef Yacoub, s'empare de Marrakech et fonde Fès, mais la dynastie s'essouffle vite, laissant place aux saadiens.

Saadiens (1554/1626) originaires d'Arabie, les Saadiens reprennent aux Portugais toutes les positions qu'ils avaient acquises au Maroc, mais les querelles internes à la dynastie les balaient vite de l'histoire.

Alaouites (depuis 1659) : descendants du Prophète, les Alaouites, dont le roi actuel du Maroc Mohammed VI est le descendant, reforment, sous la conduite de Moulay Ismîl, l'unité du pays.

Le roi transfère sa capitale à Meknès.



J.J. Aghassin